

## CHAPITRE VII

## CAMPAGNE DE VESPASIEN.

(67)

Erit enim pressura magna super terram, et ira populo huic. Et cadent in ore gladii.

Car il y aura de grandes nécessités sur cette terre et une grande colère se déploiera sur ce peuple. Et ils seront dévorés par le glaive.

(Luc, XXI, 23-24.)

Pendant que ceci se passait en Judée, l'empereur Néron voyageait triomphalement dans la Grèce. Les guerres de l'Orient qui avaient, pendant de longues années, occupé et un instant humilié les armes romaines, venaient d'être mises à fin ; un roi d'Arménie avait consenti à venir dans Rome recevoir du fils d'Agrippine son diadème, et ce spectacle nouveau d'un roi vassal, couronné par la main de César, avait été entouré d'une pompe fabuleuse. La paix du peuple romain ainsi assurée sur terre et sur mer, le temple de Janus avait été fermé<sup>1</sup>. Le prince artiste parcourait

1. IMP. NERO. CLAV. CAESAR... AVG. GER. P. M. TR. P. XIII. P. P. FACE P. R. TERRA MARIQ. PORT. IANVM CLAVSIT. Nummi apud Pagi an 71,

les cités helléniques avec un cortège de plusieurs milliers de musiciens, de saltimbanques, de bouffons ; il chantait sur tous les théâtres, il conduisait des chars dans tous les cirques ; il combattait et il triomphait sur toutes les arènes.

Les premières agitations de Jérusalem ne troublèrent point cette fête permanente. Mais, quand Néron vit arriver près de lui des Juifs qui avaient quitté la ville après la défaite de Cestius ; quand il sut les détails de cette retraite, cette aigle perdue, ce proconsul mis en fuite, cette armée romaine de trente mille hommes repoussée par des insurgés de la veille, il comprit que le danger était sérieux. La Judée, l'Idumée, la Galilée, avaient chassé les garnisons romaines. La Samarie, que les troupes impériales occupaient encore, travaillée, quoique hostile au nom Juif, par les mêmes espérances et la foi aux mêmes prophéties, commençait à son tour à s'agiter. Dans le royaume d'Agrippa, mêlé d'Israélites et de Syriens, les villes juives de Tibériade et de Tarichée appartenaient à l'insurrection ; Gamala soutenait un siège contre son roi. Qui savait si la contagion n'allait pas s'étendre plus loin ? si les Juifs répandus dans toutes les provinces de l'empire n'allaient pas se révolter ? si les colonies judaïques des bords de l'Euphrate n'allaient pas venir au secours de leurs

§ 7. — Voir aussi Suet., *in Neron.*, 13. La date de la médaille se réfère à la treizième année de Néron, qui commença au mois d'octobre de l'an 66.



frères? si l'Adiabène, qui voyait deux de ses princes combattre à côté des Juifs rebelles, n'arriverait pas à son tour délivrer la ville où étaient les tombeaux de ses rois? si l'empire des Parthes lui-même demeurerait fidèle au traité? Les représailles que les païens de la Syrie exerçaient contre les Juifs étaient elles-mêmes un danger; pouvait-on laisser la guerre se faire d'un peuple sujet à un peuple sujet, la vengeance s'opérer par une autre main que la main romaine, l'insurrection être réprimée par une autre insurrection? Qu'arriverait-il de cette convulsion universelle de l'Orient dans un moment où l'Orient tout entier, juif, samaritain, idolâtre, était dans l'attente d'une royauté nouvelle et appelait l'accomplissement des prophéties?

Il fallut donc rompre un jour avec les festins et le théâtre, et pourvoir aux besoins de la guerre. La première préoccupation d'un empereur romain au moment d'une guerre, c'était de ne pas trop grandir le général qu'il en chargeait, de peur d'en faire un prétendant à l'empire. Cestius Gallus, honteusement vaincu, ne pouvait plus diriger la campagne. Le vainqueur des Parthes, Domitius Corbulon, avait trop de gloire pour ne pas être suspect. Par bonheur pour Néron, il se trouva parmi les soldats de l'empire un nom moins glorieux, une épée moins illustre, quoique éprouvée: un consulaire déjà âgé, sans naissance, sans argent, même sans crédit, qui n'avait pas commandé en chef les armées, mais qui, en Bretagne, avait rendu

d'utiles services<sup>1</sup>. Il était pour le moment en disgrâce; il avait eu le malheur de s'endormir au théâtre, pendant que Néron chantait et, éloigné pour ce crime de la présence impériale, il venait de se retirer dans une petite ville, loin du chemin de l'empereur, tremblant qu'un ordre de mort ne vint l'y chercher. C'est là qu'on alla prendre Titus Flavius Vespasianus pour le mettre à la tête de l'armée de Judée<sup>2</sup>.

Cependant, depuis la défaite de Cestius, l'insurrection avait grandi. Jérusalem et la Judée en étaient toujours le foyer; mais de là elle avait gagné le littoral; Azot, Jamnia, Césarée, résidence ordinaire du procureur romain, étaient tombées aux mains des Juifs<sup>3</sup>. Joppé, occupée par des pirates israélites, jetait sur la Méditerranée de hardis vaisseaux qui inquiétaient le commerce de Rome. Au midi de Jérusalem, les deux forts d'Hérodition et de Massada, occupés par les sicaires, ralliaient à la cause de l'insurrection l'Idumée, pays de montagnards sauvages, fils d'Ésaü, que la domination des Machabées avait convertis à la foi judaïque. A l'orient, le château de Machéronte, situé de l'autre côté de la mer Morte, donnait pied à l'insurrection sur la rive gauche du Jourdain. Au nord, la Samarie commençait à passer de l'espérance à l'action, et des mil-

1. Ipse potissimum delectus, ut industriæ expertæ, nec metuendus ullo modo ob humilitatem generis ac nominis. — Suet., *in Vespas.*, 4. — Voir Josèphe, III, 1 (1).

2. Suet., *ibid.*

3. Voir Jos., *de B.*, IV, 10 (3, 2).



liers d'hommes se rassemblaient sur le mont Garizim, sanctuaire de la religion samaritaine. Au delà enfin de la Samarie, la Galilée, riche, populeuse, juive de croyance, couverte de bandes armées qui prêchaient la révolution à coups d'épée, subissait ou leur domination ou leur entraînement, fortifiait ses villes et inscrivait sur ses rôles jusqu'à cent mille hommes en état de porter les armes.

Vespasien, arrivé à Antioche avant la fin de l'hiver, comprit bien vite quelle marche il devait suivre. Cestius Gallus s'était jeté tête baissée au cœur d'une insurrection dont il ne connaissait pas la puissance. Sans s'inquiéter de la Galilée insurgée à sa droite, de la Judée et de l'Idumée soulevées à sa gauche, il s'était aventuré du premier bond dans Jérusalem, entourée peut-être de cent mille hommes en armes. Le vieux capitaine qui lui succédait était d'une nature autrement froide et réfléchi. L'insurrection était trop forte pour l'éteindre d'un seul coup ; il résolut de la détruire pièce à pièce, de reprendre la Judée province à province, ville à ville, forteresse à forteresse ; d'attaquer d'abord la Galilée, province isolée que la Samarie séparait de Jérusalem et qu'il eût été dangereux de laisser en armes derrière lui ; de circonscrire ainsi patiemment, d'enterrer la révolte dans son foyer de Jérusalem, de la laisser s'y épuiser et s'y dévorer par sa propre violence, jusqu'à ce que l'heure fût venue de frapper le dernier coup.

La Galilée, d'ailleurs, n'était pas faite pour résister

bien fortement aux armes romaines. Géographiquement parlant, elle ne se rattachait pas au centre de l'insurrection ; moralement parlant, elle tenait peu à l'insurrection elle-même. Il était facile et prudent de l'en détacher tout d'abord. Cette contrée, qui avait été habitée jadis par quatre des tribus séparées, s'était vue, près de huit cents ans avant l'époque que nous racontons, dépeuplée de sa population hébraïque qu'avaient emmenée en captivité les rois d'Assyrie. Une population mêlée l'avait remplacée, formée de quelques débris de l'ancienne race et de vingt races diverses déracinées au loin et transplantées là par la politique du vainqueur. Ces échanges de peuples et de contrées, qui dépay-saient les races et dénaturaient le monde, étaient tout dans l'intérêt du conquérant. Il en était sorti pour la Galilée un peuple métis qui mêlait le culte du vrai Dieu à celui des idoles, et vénérât dans Astarté la déesse de leurs pères, dans Jéhovah le Dieu de leur territoire. Au jour de la résurrection de Juda sous les Machabées, ces peuples, assujettis par l'épée des Juifs, reçurent leur loi et vinrent à leur temple. Néanmoins bien des semences de paganisme y étaient demeurées. La race hérodienne avait là, plus qu'à Jérusalem, exercé son influence ; elle avait déployé l'architecture antimosaique de ses amphithéâtres et de ses palais, dédié des villes à Auguste et à Tibère, implanté des populations païennes au milieu de la population israélite ; elle avait, autant qu'il était en elle, donné à la



Galilée ce judaïsme tempéré, césarien et semi-païen, qui était pour elle une religion de famille.

Et de plus, la Galilée, opulente et fertile, nourrissait une population agricole, moins soumise aux entraînements de la cité, aux prédications de l'école, aux prestiges de la synagogue. Des cent mille hommes inscrits sur les rôles de Josèphe, une moitié demeurait occupée de l'industrie et de la culture ; l'autre moitié n'était elle-même qu'une pauvre garde nationale qui avait pris les armes, mais qui n'avait pas quitté son domicile. La vraie force de Josèphe, qui commandait la Galilée pour les insurgés de Jérusalem, c'était cinq mille mercenaires, ci-devant bandits, qu'il avait pris à sa solde. La vraie force de l'insurrection, c'étaient ces bandes de brigands ou de sectaires qui parcouraient le pays, imposaient plus qu'ils ne prêchaient la révolution, et, comme les zéloteurs de Jérusalem, poussaient, bon gré mal gré, par la terreur à la révolte.

Et, même chez ces aventuriers, l'enthousiasme politique n'était pas soutenu par la force militaire. Ils voyaient venir contre eux Vespasien avec trois légions, vingt-trois cohortes, plus de six mille chevaux, en tout une cinquantaine de mille hommes <sup>1</sup> et une mul-

1. 2 légions (5 <sup>e</sup> et 10 <sup>e</sup> ) commandées par Céréalis et Trajan, amenées de Syrie. . .	12,600	hommes.
15 <sup>e</sup> légion amenée d'Égypte par Titus . . .	6,300	—
10 cohortes de 1,000 hommes chacune. . .	10,000	—
Report, . . . . .	28,900	

titude d'esclaves armés. Ses trois lieutenants, qui commandaient chacun une légion, étaient Q. Pétilius Céréalis, célèbre depuis dans d'autres guerres ; Titus, fils de Vespasien, et après lui empereur ; Ulpus Trajanus, qui fut lui-même père d'un empereur. Si l'on ajoute à Titus son frère Domitien, la guerre de Judée fit quatre Césars. Parmi les auxiliaires de l'armée romaine, quatre monarques vassaux, Antiochus, roi de Comagène, Sohème d'Émèse, Agrippa de Trachonite, Malch des Arabes Nabathéens, lui avaient fourni des secours. Cent soixante machines de guerre suivaient cette armée. C'étaient ces balistes et ces catapultes qui lançaient au loin d'énormes pierres, brisaient les créneaux des remparts, entamaient l'angle des tours, et

Report. . . . .	28,900	—
13 cohortes de 600 hommes et 120 chevaux . . . . .	9,360	—
6 <i>turmæ</i> (ταῦ) de cavalerie. . . . .	180	—
Les trois rois Sohème, Antiochus et Agrippa avaient fourni chacun 2,000 hommes et 1,000 chevaux . . . . .	9,000	—
Malch (Malkou), roi des Arabes Nabathéens (Arabie Pétrée), successeur d'Arétas (Harethath) . . . . .	6,000	—
En tout. . . . .	53,440	hommes.

Josèphe dit cependant soixante mille hommes, sans compter les esclaves. — D'après Suétone (*in Vespas.*, 4), Néron ajouta aux troupes employées par Cestius deux légions, 8 *ala*, 10 cohortes. — A l'époque de la mort de Néron, Vespasien avait trois légions. Tac., *Hist.*, I, 10. — C'étaient, comme on le verra plus tard, la 5<sup>e</sup>, la 10<sup>e</sup> et la 15<sup>e</sup>. La 10<sup>e</sup> venait de l'Euphrate, et remplaça probablement la 12<sup>e</sup>, battue sous Cestius. — Titus commandait la 15<sup>e</sup> légion, Trajan la 10<sup>e</sup>. — Voir Jos., III, 5 (4, 2).



jetaient à trois stades de distance (600 mètres) la tête d'un homme.

En face de cette puissance, les bandes irrégulières des insurgés galiléens, gens de tout pays, de toute origine, mêlées de vagabonds, de malfaiteurs, d'étrangers, de païens même, n'avaient ni la discipline, ni les armes, ni l'expérience du soldat romain. Sans casques et sans cuirasses, ils ne ressemblaient pas à cette infanterie romaine, inébranlable par sa masse, invulnérable sous son armure. Ils n'avaient rien de pareil à la redoutable *artillerie* de Vespasien. Les chevaux du désert que Malch et Sohème avaient amenés au camp romain ne leur prêtaient pas leurs ailes. Ils n'avaient que les murailles de leurs cités relevées à la hâte, leur pauvre épée et leur foi à leurs prophètes. Mais il y avait parmi eux des hommes qui, dans une nation appelée à la liberté et pour une religion appelée à régénérer le monde, eussent été des héros. Dans le judaïsme, ils n'étaient que des désespérés, fanatiques d'un Messie qui ne venait point, sectaires d'une religion évanouie, épuisés par l'angoisse de leurs espérances déçues et de leurs prophéties en vain méditées : pour y échapper, ils étaient prêts à tout, au combat, quelque inégal qu'il pût être ; à la torture, quelque affreuse qu'on la pût faire ; au suicide, quelle que soit l'impiété du suicide.

Aussi, lorsque dans les riches vallons de la Galilée apparurent les trois aigles des légions romaines ; lorsque retentit le pas mesuré des cohortes, marchant sur

un front de six hommes avec leur immense cortège d'auxiliaires, de mercenaires, de bêtes de somme, de machines de guerre, cet attirail de la puissance des Césars chemina avec toute la sécurité de la force, sinon de la paix. Sepphoris (Saphorieh), romaine de cœur, alla au-devant de Vespasien pour le prier d'entrer dans ses murs ; Gadara (ou plutôt *Gabara*), qui voulut résister, vit toute sa population virile passée au fil de l'épée. Josèphe, qui avait marché en avant pour offrir la bataille, vit ses milices peu belliqueuses se disperser, et s'enfuit lui-même jusqu'à Tibériade. La campagne tout entière se soumit au vainqueur ; les plus compromis ou les plus obstinés se réfugièrent dans les places fortes<sup>1</sup>.

Dans ce pays ondulé qui s'étend depuis les rives du Jourdain jusqu'au littoral de la mer, la nature, presque à l'entrée de chaque vallée, a placé un mamelon, dernier promontoire qui termine une chaîne de montagnes, à peu près à pic du côté de la plaine, accessible seulement du côté des hauteurs, et qui semble fait pour être le piédestal d'une forteresse. Les guerres des temps passés avaient fait apprécier ces postes élevés ; des bourgs et des citadelles s'y étaient bâtis, presque imprenables, tant que les citernes ne taris-

1. III, 7, 10 (6, 7). — Gadara est de l'autre côté du lac de Tibériade, et il ne peut en être ici question. Gabara serait le site actuel d'Arrabeh. (Lettre du docteur Schultz au docteur Williams, publiée par celui-ci. *Holy city*, t. I, p. 470.)



saient pas. Cinq ou six de ces bourgs furent, au bout de peu de semaines, les seuls points libres dans toute la Galilée. Encombrés de fugitifs et de combattants, de tremblants et de désespérés, ils étaient le dernier refuge pour s'abriter, le dernier poste pour combattre, le dernier asile et du courage et de la peur.

Aussi deux sièges, à vrai dire, remplirent-ils toute cette campagne, mais deux sièges laborieux et sanglants. Josèphe s'était renfermé dans Jotapat, une de ces citadelles galiléennes où la hauteur et l'escarpement étaient tels, que du sommet de la ville on ne pouvait apercevoir le fond de la vallée. La plus grande force de l'insurrection, une population virile de quarante mille hommes, s'y était entassée. La stratégie romaine s'y épuisa. Vespasien y fut blessé<sup>1</sup>. A ces circonvallations qui s'élevaient plus hautes que les murailles pour dominer le côté attaquant de la ville, les Juifs opposaient de nouveaux remparts bâtis au-dessus de leur rempart ; en quelques jours leur mur s'éleva de vingt coudées. Au bélier dont les redoutables oscillations venaient

1. Suet., *in Vespas.*, 4. — Josèphe, III, 16 (7, 22). Le docteur Schultz a reconnu la situation de Jotapat, aujourd'hui Jéfât, entre Kana-el-Jaleel et Kafr-Monda, à deux heures environ d'Arrabeh. Comme la plupart de ces anciennes villes fortes, Jéfât est située sur une espèce de promontoire à la jonction de deux vallées qui se réunissent en une seule. La description des lieux, faite par Josèphe, s'accorde avec leur situation actuelle. De plus, on voit des ruines de tours et de murs, des citernes, des grottes, etc. — Voir la lettre citée ci-dessus.

ébranler les plus fortes murailles, ils opposaient des sacs remplis de paille qui amortissaient ses coups. A la tortue, cette puissante écaille formée par les boucliers réunis et sous l'abri de laquelle la légion marchait à l'assaut, couverte et invulnérable, ils opposaient des flots d'huile bouillante que les boucliers n'arrêtaient pas et qui consumaient la chair des hommes sous leurs armures. A ces balistes qui lançaient à deux stades de distance (400 m.) des pierres du poids d'un talent (26 k., 107), ils opposaient le feu ; et alors, les balistes, les béliers, les claies qui protégeaient les travailleurs, les tours de bois hautes de cinquante pieds qui s'élevaient au dessus même des remparts, les rameaux et les troncs d'arbre qui soutenaient les terrassements romains, tout le travail de trois légions pendant de longues journées était dévoré en un instant. Jotapat, quoique investie, trouvait le moyen de communiquer avec le dehors. Il y avait un sentier ardu, rocheux, descendant l'escarpement de la montagne, par lequel allaient et venaient des messagers nocturnes, vêtus de peaux de bêtes, et que les sentinelles romaines prenaient pour des chiens. Alors même que la brèche fut ouverte, Jotapat soutint admirablement l'assaut ; et, après une effroyable nuit où le sang coulait à flots du haut des remparts, où les cadavres s'élevaient à la hauteur des murs, où le sifflement des balistes, le fracas des projectiles, les cris des combattants sur les remparts, éveillaient à l'intérieur les épouvantables



hurlements de plusieurs milliers d'enfants et de femmes, il fallut cependant que les cohortes romaines se retirassent. Mais Jotapat succomba enfin à la fatigue et à la soif; le sel lui manquait, l'eau était rare, les combattants épuisés; les sentinelles qu'on ne pouvait relever finissaient dans les dernières heures de la nuit par s'endormir à leur poste. Vespasien le sut, et quelques soldats romains arrivèrent sans bruit, protégés par la nuit et le brouillard, tuèrent les sentinelles, pénétrèrent dans la ville et jusque dans la citadelle. Quand Jotapat s'éveilla, l'armée romaine, sans avoir perdu un seul homme, était tout entière dans ses murs. Le siège avait duré quarante-sept jours (du 23 artémisios au 1<sup>er</sup> panemos, 23 mai — 29 juin).

Ce fut alors une effroyable tuerie faisant concurrence au suicide. Les Romains n'épargnèrent que les femmes et les petits enfants (*νήπιους*) au nombre de douze cents. Tout le reste périt; pendant plusieurs jours on fouilla les puits, les cavernes, les passages souterrains pour en extraire des Juifs et les tuer. Mais la plupart n'avaient pas attendu cette recherche. Ce qui était resté de combattants s'était réuni à une des extrémités de la ville, et s'était donné la joie de s'entr'égorger. Josèphe, retiré avec quarante autres dans une caverne, y demeura caché pendant trois jours, sortant chaque nuit pour examiner les dehors et rentrant avec la conviction que la fuite était impossible. Une femme le trahit, et Vespasien lui fit offrir une grâce, qu'inspiré

de Dieu, dit-il, il était prêt à accepter. Cependant ses compagnons, moins éclairés ou plus énergiques, ne voulurent ni imiter ni souffrir sa soumission; et, l'épée sur la gorge, il fallut qu'il acceptât, d'accord avec eux, le remède suprême du suicide. On tira au sort; le premier qui tomba fut tué par le second, le second par le troisième, et ainsi de suite. Josèphe, gardé par la Providence, demeura seul avec un compagnon auquel il devait donner la mort et auquel il persuada de vivre. Quel rôle Josèphe devait remplir dans le camp romain, nous le dirons plus tard<sup>1</sup>.

La prise de Jotapat anéantissait l'insurrection dans la Galilée et sur la rive droite du lac de Génésareth; la prise de Gamala, un peu plus tard, dut étouffer tous les germes de la révolte sur l'autre rive du lac et dans le royaume d'Agrippa. La position de Gamala était pareille à celle de Jotapat. Au midi, un précipice, où le regard ne plongeait pas sans vertige, et au dessus duquel la ville semblait comme suspendue et prête à s'écrouler; au nord, une ligne de remparts destinée à couvrir le côté où la ville était accessible par les hauteurs; au centre, une éminence pareille à la bosse d'un chameau<sup>2</sup> et sur laquelle s'élevait une citadelle à la hauteur de laquelle les flèches ne pouvaient atteindre. Gamala, patrie de Judas le Gaulonite, révoltée depuis longtemps contre son roi Agrippa, était un des

1. Jos., III, 16-24 (7-8).

2. *Damel*, chameau, *Gamel*, *Gamala*. Jos., IV, 2.